



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

**Frédéric-Louis Sauser-Hall
qui a pris le pseudonyme de**

CENDRARS

(Suisse - France)

(1887-1961)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout ses poèmes et ses romans).**

Bonne lecture !

Né à La Chaux-de-Fonds le 1^{er} septembre 1887, il eut pour père un Suisse, homme d'affaires louche, tandis que sa mère, une Écossaise, avait des problèmes psychiques. Sa jeunesse fut placée sous le signe des voyages. En 1894, sa famille quitta Neuchâtel, en Suisse, pour Naples, d'où elle s'embarqua pour Alexandrie avant de regagner la Suisse en 1902. Enfermé dans sa chambre par ses parents qui voulaient qu'il entre à l'école de commerce de Neuchâtel, il se serait, à l'âge de quinze ans, évadé par la fenêtre et aurait sauté dans le premier train en partance, quittant sa famille pour toujours, sa vie devenant un voyage perpétuel car il était désireux de « *vivre partout à la fois* ». Lors du terrible hiver de 1904, il se serait trouvé à Pékin où, pour chauffer un hôtel, il aurait été obligé de brûler des milliers de livres des éditions du Mercure de France, mais on est à peu près sûr qu'il n'a jamais mis les pieds dans la capitale chinoise et qu'à cette époque, il était à Saint-Pétersbourg apprenti joaillier qui fréquentait des anarchistes, puis à Moscou, où il publia en 1907 une première plaquette de poèmes, traduite en russe. Après avoir parcouru la Russie en tous sens, être allé en Chine et en Perse, après avoir, pour survivre, fait plusieurs métiers, apiculteur, cultivateur de cresson, vendeur de cercueils, de couteaux de poche, de tire-bouchons, il rentra en Suisse, à Berne, où il aurait séjourné dans une clinique, où il rencontra Féla Poznanska, une juive polonaise qui fut sa compagne de l'avant-guerre, puis sa femme et la mère de ses trois enfants, où, en 1908, il s'inscrivit à l'université pour étudier la médecine, n'y trouvant que peu de réponses aux questions qui l'assaillaient sur l'être humain, son psychisme, son comportement. Sous l'influence du "*Latin mystique*" de Remy de Gourmont, il écrivit ses premiers poèmes :

"Séquences"

Recueil de poèmes

Commentaire

Blaise Cendrars allait les faire disparaître des éditions de ses poèmes.

Après un court séjour à Paris, où il vécut la bohème, fraya avec tous les milieux, fréquenta tout le monde, il retourna à Saint-Pétersbourg où il écrivit :

'Moganni Nameh'

Roman

Commentaire

Il ne parut qu'en 1922, en quatre livraisons dans la revue "*Les feuilles libres*".

Blaise Cendrars se plongea alors dans Schopenhauer, ayant une révélation par cette sentence, qui illumina son rapport à la réalité : « Le monde est ma représentation ». À partir de ce moment-là, il fit de sa vie un poème et écrivit la vie dans ses poèmes.

Il passa un moment en Belgique, puis à Londres où il devint jongleur et aurait connu un jeune clown nommé Charlie Chaplin avec lequel il aurait partagé une chambre minuscule, à Paris où il se lia avec le romancier populaire Gustave Le Rouge et rencontra la bande à Bonnot, de nouveau à Saint-Pétersbourg où il composa :

‘La légende de Novgorod ou de l’or gris et du silence’
(1909)

Poème

«C'est alors seulement que j'étais un vrai poète.
Lorsque l'on a dix-sept ans - comme a dit Arthur Rimbaud -
on a que poésie et amour en tête...»

Commentaire

La mention de cette œuvre dont on loue «l'étonnante modernité» figura dans les bibliographies de Blaise Cendrars dès son premier livre « officiel » en 1912 (*“Séquences”*), et il continua avec obstination à la placer en tête des bibliographies qu'il dressait lui-même, avec les indications «épuisée» ou «hors commerce». Aussi resta-t-elle obscurément introuvable. Il assurait qu'il ne possédait ni manuscrit ni aucun des quatorze exemplaires de ce premier livre que son ami R. R. Sovonov aurait traduit en russe et fait éditer à Moscou en blanc sur papier noir, «*engloutissant ses dernières économies avant sa mort pour me faire une énorme surprise et m'encourager*», écrivit-il dans *“Le lotissement du ciel”*, dernier volume de ses Mémoires, sans toutefois lever le voile sur l'identité de ce vieil homme énigmatique, savant linguiste qu'il avait rencontré lors de son premier séjour en Russie entre 1904 et 1907.

Aussi beaucoup de spécialistes, à force de recherches vaines et habitués qu'ils étaient aux tours de passe-passe de Cendrars, qu'une réputation d'affabulateur poursuivit tout au long de sa vie et au-delà, tenaient cet ouvrage pour un mythe.

Pourtant, en 1995, à Sofia, Kiril Kadiiski, poète bulgare, fin lettré, traducteur dans sa langue d'écrivains français (Villon, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud) et d'écrivains russes (Tioutchev, Bounine, Blok, Volochine, Pasternak), découvrit au hasard de ses lectures chez un bouquiniste un livre endommagé, presque en lambeaux, prisonnier dans un volume de Mikhaïl Artsybatchev. Sur la couverture noire, auteur, titre, éditeur sont, en blanc, mentionnés en russe : «*Frédéric Sause(r), Légende de Novgorode, traduit du français par R. R. Sovonov - Moscou-Saint-Pétersbourg - 1907.*» Avec ce texte de seize pages imprimées en caractères cyrilliques sur un papier ocre clair, foncé par le temps, qui correspondait aux descriptions les plus anciennes qu'en fit Cendrars, Kadiiski pensait tenir entre ses mains le premier poème de celui qui n'était encore qu'apprenti bijoutier. Seuls différaient la date de l'édition (« 1909 » dans les écrits du poète) et le nombre de pages (144), détails discutables et trop ténus à ses yeux pour remettre en cause ce «miracle». L'émotion dissout les doutes. Miriam Cendrars, fille et biographe du poète, put enfin vérifier l'existence de ce texte dont seul son père avait gardé la mémoire. La B.N.F. chercha à se porter acquéreuse du texte, mais demanda, comme il est d'usage, des expertises. L'analyse du papier confirma qu'il était bien d'époque. Mais, avant que l'analyse de l'encre ne vienne dissiper les derniers doutes, un collectionneur suisse s'empara du livre pour plus de 50 000 dollars. Les chercheurs, privés de cet unique exemplaire connu de l'édition originale, déçus, durent se contenter du fac-similé accompagné de sa restitution inédite en français et publié chez Fata Morgana. Certains d'entre eux ne manquèrent pas de remarquer que ce long poème en prose, qui porte en germe des images, des pensées et des faits qui réapparurent au fil de l'œuvre encore à venir, qui mentionne notamment des éléments que Blaise Cendrars n'évoqua que très tardivement dans ses Mémoires, aurait pu justement être établi à partir d'une parfaite connaissance de ses écrits futurs.

Or, en 2007, une jeune universitaire russe de vingt-huit ans, originaire de Novossibirsk, Oxana Khlopina, pour les besoins de sa thèse de doctorat (*“Blaise Cendrars, une rhapsodie russe”*) qu'elle soutint à Nanterre sous la direction de Claude Leroy, mena une enquête romanesque, littéraire et quasi policière, allant de Saint-Pétersbourg à Paris, en passant par la Suisse et la Bulgarie, cherchant des pièces à conviction. Elle remarqua ainsi que Cendrars, lorsqu'il évoquait ce poème, le décrivait comme une «*épopée cocasse et héroïque*», alors que la simple lecture de *“La légende de Novgorode”* fait apparaître des accents tragiques. Par ailleurs, le poème présente quelques

incohérences, comme des anachronismes, à l'image de l'évocation de «*l'hôtel d'Angleterre*» de Saint-Pétersbourg, devenu universellement connu après la mort tragique de Sergueï Essenine dans l'une de ses chambres, où il écrivit avec son propre sang un poème d'adieu. Si cet hôtel de luxe existe bien depuis 1876, il ne prit ce nom qu'en 1925. Mais ce qui n'était encore qu'un faisceau de présomptions bientôt s'infléchit en preuves irréfutables à mesure que la chercheuse analysa de manière systématique l'orthographe et la grammaire de ce texte russe traduit du français en 1907. En effet, une réforme orthographique eut lieu en 1917. «Cette réforme, souligne-t-elle, qui visait à une simplification de l'orthographe russe, revêtait un caractère hautement symbolique pour le nouveau régime bolchevique, introduisant notamment une rupture radicale dans la façon d'écrire, si bien que tout ce qui avait été publié auparavant devenait non seulement politiquement, mais également visuellement dépassé, donc de facto illisible.» Du fait de cette réforme, des lettres disparurent, des terminaisons et des préfixes furent modifiés, la grammaire évolua. Or, si le poème est soumis à cet examen linguistique, on constate qu'il ne peut avoir été écrit par un russophone avant 1917, ni même par un Russe ayant appris à lire avant la réforme. De toute évidence, c'est donc un faux, établi par quelqu'un qui possède, certes, une parfaite maîtrise du russe moderne et qui a connaissance des principales règles orthographiques d'avant 1917, mais dont les corrections systématiques apportées a posteriori au poème écrit en russe moderne sont lacunaires.

Oxana Khlopina aurait pu s'en tenir à cette découverte, se satisfaire de cette démonstration simple, évidente et imparable, mais son travail avait comme un goût d'inachevé. Il lui fallait comprendre quand et comment cette mystification avait pu s'opérer. La clé de l'énigme s'étalait sous ses yeux, inscrite en lettres blanches sur fond noir. Intriguée par la police de caractères dans laquelle est écrit le titre sur la première page, elle reconnut une police de caractères cyrilliques pour ordinateurs, dite Izhitsa. Créée en 1988, elle était dans les années 1990 la seule police de caractères informatique à large diffusion capable de transcrire les caractères russes disparus après 1917. Vérifiant cette hypothèse à l'aide d'un ordinateur, elle reproduisit à l'identique la page du titre retrouvé en Bulgarie. Elle dut se rendre à l'évidence : il ne pouvait s'agir d'une simple coïncidence, la version étant légèrement retouchée, agrandie dans sa hauteur et réduite dans sa largeur. Si bien que la date d'impression ne peut pas être 1907, comme l'analyse linguistique l'avait déjà démontré. Elle est même postérieure à 1988. L'étai se resserrait. D'autant plus que la jeune femme trouva également sur le marché aux livres de Sofia, là même où avait été découvert le poème de Cendrars, une collection de livres pour enfants dont la page de titre utilisait la même police de caractères Izhitsa.

Et pourtant, trop respectueuse de l'homme de lettres qu'elle avait rencontré une seule fois à la Rotonde, toute timide alors et pétrie d'admiration, la jeune universitaire se refusa à livrer le nom de celui que tout accusait, qui avait une parfaite maîtrise de la langue russe et de ses subtilités, des qualités de poète (il avait été notamment couronné en 2002 du prix Max-Jacob étranger pour «*Les cinq saisons et autres poèmes*»), une connaissance des techniques de l'édition (il fonda sa propre maison, Nov Zlatorog) : le Bulgare Kiril Kadiiski, celui-là même qui découvrit le faux Cendrars. Depuis 2003, il dirige le Centre culturel bulgare en France. Il se montre bien embarrassé : «Je ne suis pas un expert de Cendrars, vous savez», s'excuse-t-il comme pour se disculper d'un acte qu'il n'aurait pu commettre.

L'affaire ne fait donc que commencer. «*La légende de Novgorode*» court toujours, mais n'est-ce pas un faux, à ranger à côté de «*La chasse spirituelle*» de Rimbaud?

En 1911, Blaise Cendrars était à New York.

À son retour, il s'installa à Paris, étant si pauvre qu'il vola «*L'hérésiarque*» d'Apollinaire sur un étalage de la librairie Stock, larcin qui le mena tout droit à la prison de la Santé.

Après s'être donné son pseudonyme (à la fois «*braise*» et «*cendres*»), il publia :

“Les Pâques à New York”
(1912)

Poème de distiques irréguliers mais rimés

*Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,*

*Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles
Qui pleurent dans un livre, doucement monotones.*

*Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or*

*Dans un missel, posé sur ses genoux.
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.*

*À l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.*

*Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait.
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.*

*À vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,
Le bon frère ne savait si c'était son amour*

*Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père
Qui battait à grands coups les portes du monastère.*

*Je suis comme ce bon moine, ce soir, je suis inquiet.
Dans la chambre à côté, un être triste et muet*

*Attends derrière la porte, attends que je t'appelle !
C'est Vous, c'est Dieu, c'est moi, - c'est l'Éternel.*

*Je ne Vous ai pas connu alors, - ni maintenant.
Je n'ai jamais prié quand j'étais un petit enfant.*

*Ce soir pourtant je pense à Vous avec effroi.
Mon âme est une veuve en deuil au pied de votre Croix ;*

*Mon âme est une veuve en noir, - c'est votre Mère
Sans larme et sans espoir, comme l'a peinte Carrière.*

*Je connais tous les Christs qui pensent dans les musées ;
Mais Vous marchez, Seigneur, ce soir à mes côtés.*

*Je descends à grands pas vers le bas de la ville,
Le dos voûté, le cœur ridé, l'esprit fébrile.*

*Votre flanc grand-ouvert est comme un grand soleil
Et vos mains tout autour palpitent d'étincelles.*

*Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang
Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang,*

*D'étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées,
Calices renversés ouvert sous vos trois plaies.*

*Votre sang recueilli, elles ne l'ont jamais bu.
Elles ont du rouge aux lèvres et des dentelles au cul.*

*Les fleurs de la Passion sont blanches, comme des cierges,
Ce sont les plus douces fleurs au Jardin de la Bonne Vierge.*

*C'est à cette heure-ci, c'est vers la neuvième heure
Que votre Tête, Seigneur, tomba sur votre Coeur.*

*Je suis assis au bord de l'océan
Et je me remémore un cantique allemand,*

*Où il est dit, avec des mots très doux, très simples, très purs,
La beauté de votre Face dans la torture.*

*Dans une église, à Sienne, dans un caveau,
J'ai vu la même Face, au mur, sous un rideau.*

*Et dans un ermitage, à Bourrié-Wladislasz,
Elle est bossuée d'or dans une châsse.*

*De troubles cabochons sont à la place des yeux
Et des paysans baisent à genoux Vos yeux.*

*Sur le mouchoir de Véronique Elle est empreinte
Et c'est pourquoi Sainte Véronique est Votre sainte.*

*C'est la meilleure relique promenée par les champs,
Elle guérit tous les malades, tous les méchants.*

*Elle fait encore mille et mille autres miracles,
Mais je n'ai jamais assisté à ce spectacle.*

*Peut-être que la foi me manque, Seigneur, et la bonté
Pour voir ce rayonnement de votre Beauté.*

*Pourtant, Seigneur, j'ai fait un périlleux voyage
Pour contempler dans un béryl l'intaille de votre image.*

*Faites, Seigneur, que mon visage appuyé dans les mains
Y laisse tomber le masque d'angoisse qui m'étreint.*

*Faites, Seigneur, que mes deux mains appuyées sur ma bouche
N'y lèchent pas l'écume d'un désespoir farouche.*

*Je suis triste et malade. Peut-être à cause de Vous,
Peut-être à cause d'un autre. Peut-être à cause de Vous.*

*Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.*

*D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.*

*Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.*

*Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.*

*C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.*

*Seigneur, dans les ghettos, grouille la tourbe des Juifs
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.*

*Je le sais bien, ils t'ont fait ton Procès ;
Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.*

*Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre,
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.*

*Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.
Moi, j'ai ce soir marchandé un microscope.*

*Hélas ! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques !
Seigneur, ayez pitié des Juifs dans les baraques.*

*Seigneur, les humbles femmes qui vous accompagnèrent à Golgotha,
Se cachent. Au fond des bouges, sur d'immondes sofas,*

*Elles sont polluées de la misère des hommes.
Des chiens leur ont rongé les os, et dans le rhum*

*Elles cachent leur vice endurci qui s'écaille.
Seigneur, quand une de ces femmes parle, je défaille.*

Je voudrais être Vous pour aimer les prostituées.

Seigneur, ayez pitié des prostituées.

*Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,
Des vagabonds, des va-nu-pieds, des recéleurs.*

*Je pense aux deux larrons qui étaient avec vous à la Potence,
Je sais que vous daignez sourire à leur malchance.*

*Seigneur, l'un voudrait une corde avec un noeud au bout,
Mais ça n'est pas gratis, la corde, ça coûte vingt sous.*

*Il raisonnait comme un philosophe, ce vieux bandit.
Je lui ai donné de l'opium pour qu'il aille plus vite en paradis.*

*Je pense aussi aux musiciens des rues,
Au violoniste aveugle, au manchot qui tourne l'orgue de Barbarie,*

*À la chanteuse au chapeau de paille avec des roses de papier ;
Je sais que ce sont eux qui chantent durant l'éternité.*

*Seigneur, faites-leur l'aumône, autre que de la lueur des becs de gaz,
Seigneur, faites-leur l'aumône de gros sous ici-bas.*

*Seigneur, quand vous mourûtes, le rideau se fendit,
Ce qu'on vit derrière, personne ne l'a dit.*

*La rue est dans la nuit comme une déchirure
Pleine d'or et de sang, de feu et d'épluchures.*

*Ceux que vous aviez chassé du temple avec votre fouet,
Flagellent les passants d'une poignée de méfaits.*

*L'Étoile qui disparut alors du tabernacle,
Brûle sur les murs dans la lumière crue des spectacles.*

*Seigneur, la Banque illuminée est comme un coffre-fort,
Où s'est coagulé le Sang de votre mort.*

*Les rues se font désertes et deviennent plus noires.
Je chancelle comme un homme ivre sur les trottoirs.*

*J'ai peur des grands pans d'ombre que les maisons projettent.
J'ai peur. Quelqu'un me suit. Je n'ose tourner la tête.*

*Un pas clopin-clopant saute de plus en plus près.
J'ai peur. J'ai le vertige. Et je m'arrête exprès.*

*Un effroyable drôle m'a jeté un regard
Aigu, puis a passé, mauvais, comme un poignard.*

*Seigneur, rien n'a changé depuis que vous n'êtes plus Roi.
Le Mal s'est fait une béquille de votre Croix.*

*Je descends les mauvaises marches d'un café
Et me voici, assis, devant un verre de thé.*

*Je suis chez des Chinois, qui comme avec le dos
Sourient, se penchent et sont polis comme des magots.*

*La boutique est petite, badigeonnée de rouge
Et de curieux chromos sont encadrés dans du bambou.*

*Ho-Kousaï a peint les cent aspects d'une montagne.
Que serait votre Face peinte par un Chinois?*

*Cette dernière idée, Seigneur, m'a d'abord fait sourire.
Je vous voyais en raccourci dans votre martyr.*

*Mais le peintre pourtant, aurait peint votre tourment
Avec plus de cruauté que nos peintres d'Occident.*

*Des lames contournées auraient scié vos chairs,
Des pinces et des peignes auraient strié vos nerfs,*

*On vous aurait passé le col dans un carcan,
On vous aurait arraché les ongles et les dents,*

*D'immenses dragons noirs se seraient jetés sur Vous,
Et vous auraient soufflé des flammes dans le cou,*

*On vous aurait arraché la langue et les yeux,
On vous aurait empalé sur un pieu.*

*Ainsi, Seigneur, vous auriez souffert toute l'infamie,
Car il n'y a pas plus cruelle posture.*

*Ensuite, on vous aurait forjeté aux pourceaux
Qui vous auraient rongé le ventre et les boyaux.*

*Je suis seul à présent, les autres sont sortis,
Je me suis étendu sur un banc contre le mur.*

*J'aurais voulu entrer, Seigneur, dans une église ;
Mais il n'y a pas de cloches, Seigneur, dans cette ville.*

*Je pense aux cloches tues : - où sont les cloches anciennes?
Où sont les litanies et les douces antiennes?*

*Où sont les longs offices et où les beaux cantiques?
Où sont les liturgies et les musiques?*

*Où sont les fiers prélats, Seigneur, où tes nonnains?
Où l'aube blanche, l'amict des Saintes et des Saints?*

*La joie du Paradis se noie dans la poussière,
Les feux mystiques ne rutilent plus dans les verrières.*

*L'aube tarde à venir, et dans le bouge étroit
Des ombres crucifiées agonisent aux parois.*

*C'est comme un Golgotha de nuit dans un miroir
Que l'on voit trembloter en rouge sur du noir.*

*La fumée, sous la lampe, est comme un linge déteint
Qui tourne, entortillé, tout autour de vos reins.*

*Par au-dessus, la lampe pâle est suspendue,
Comme votre Tête, triste et morte et exsangue.*

*Des reflets insolites palpitent sur les vitres ...
J'ai peur, - et je suis triste, Seigneur, d'être si triste.*

*"Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?"
- La lumière frissonner, humble dans le matin.*

*"Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?"
- Des blancheurs éperdues palpiter comme des mains.*

*"Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?"
- L'augure du printemps tressaillir dans mon sein.*

*Seigneur, l'aube a glissé froide comme un suaire
Et a mis tout à nu les gratte-ciel dans les airs.*

*Déjà un bruit immense retentit sur la ville.
Déjà les trains bondissent, grondent et défilent.*

*Les métropolitains roulent et tonnent sous terre.
Les ponts sont secoués par les chemins de fer.*

*La cité tremble. Des cris, du feu et des fumées,
Des sirènes à vapeur rauques comme des huées.*

*Une foule enfiévrée par les sueurs de l'or
Se bouscule et s'engouffre dans de longs corridors.*

*Trouble, dans le fouillis empanaché de toits,
Le soleil, c'est votre Face souillée par les crachats.*

*Seigneur, je rentre fatigué, seul et très morne...
Ma chambre est nue comme un tombeau...*

*Seigneur, je suis tout seul et j'ai la fièvre...
Mon lit est froid comme un cercueil...*

*Seigneur, je ferme les yeux et je claque des dents...
Je suis trop seul. J'ai froid. Je vous appelle...*

*Cent mille toupies tournoient devant mes yeux...
Non, cent mille femmes... Non, cent mille violoncelles...*

*Je pense, Seigneur, à mes heures malheureuses...
Je pense, Seigneur, à mes heures en allées...*

Je ne pense plus à Vous. Je ne pense plus à Vous.

New York, avril 1912

Commentaire

Dans ce texte de quatorze strophes, qui fit de Cendrars le premier poète de l'esprit nouveau, il rejeta le cadre étroit du vers régulier et du texte court pour dérouler un long courant de poésie ininterrompue, dynamique. Comme le Psalmiste, il s'exprimait en distiques. Comme le Psalmiste encore, sa relation avec Dieu était authentiquement religieuse.

Le poème épouse le mouvement de la marche du poète-Christ, image même de sa Passion sans grand espoir de résurrection dans les rues de la ville. En ce jour de Pâques, devant les miséreux de New York, le poète pense au Christ « avec effroi » et lui demande pitié pour les juifs, les prostituées, les mendiants, les vagabonds et les voleurs. C'est un appel, une plainte et une révolte contre la puissance de l'argent avec lequel la morale actuelle du clergé sait si bien composer.

Cendrars prétendit l'avoir écrit sous l'effet d'une révélation mystique, durant la nuit de Pâques 1912, alors qu'en fait, il aurait nécessité plusieurs mois de travail, l'été, à son retour à Paris.

Si le poème n'est pas sans rappeler "Les douze" d'Alexandre Blok, Apollinaire s'en est assez précisément inspiré pour écrire "Zone".

Avec cette parution vint pour Blaise Cendrars la reconnaissance, la fréquentation de "La Ruche" à Montparnasse et l'amitié des écrivains Apollinaire, Soupault, Desnos, Cocteau, Larbaud, Max Jacob, des peintres Léger, Braque, Modigliani, Soutine, Picasso, Chagall, les Delaunay, du musicien Satie. Il ne tarda pas à devenir une figure importante de la bohème artistique, de l'avant-garde.

Il publia :

“La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France”
(1913)

Poème de 445 vers libres

Fragment

*Je suis en route
J'ai toujours été en route
Je suis en route avec la petite Jehanne de France
Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues
Le train retombe sur ses roues
Le train retombe toujours sur toutes ses roues*

*«Blaise, dis, sommes-nous loin de Montmartre?»
Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours
Tu es loin de Montmartre, de la Butte, qui t'a nourrie, du Sacré-Cœur contre lequel tu t'es blottie*

*Paris a disparu et son énorme flambée
Il n'y a plus que les cendres continues
La pluie qui tombe
La tourbe qui se gonfle
La Sibérie qui tourne
Les lourdes nappes de neige qui remontent
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans l'air bleui
Le train palpite au cœur des horizons plombés
Et ton chagrin ricane...*

«Dis, Blaise, sommes-nous loin de Montmartre?»

*Les inquiétudes
Oublie tes inquiétudes
Toutes les gares lézardées obliques sur la route
Les fils télégraphiques auxquels elles pendent
Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent
Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main sadique tourmente
Dans les déchirures du ciel, les locomotives en furie
S'enfuient
Et dans les trous,
Les roues vertigineuses les bouches les voix*

*Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses
Les démons sont déchaînés.
Ferrailles
Tout est un faux accord
Le broun-roun-roun des roues
Chocs
Rebondissements
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...*

Commentaire

Dans une vaste affiche associant une illustration de Sonia Delaunay et le texte, Blaise Cendrars libérait complètement le vers et supprimait quasiment toute ponctuation.

Dès les premiers vers («*En ce temps-là j'étais en mon adolescence /J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance*»), le lecteur est emporté dans une épopée du chemin de fer, lyrique, fiévreuse, haletante, finalement désenchantée, au rythme syncopé, qui épouse la progression monotone du train à travers les grandes plaines sibériennes.

Il l'envoya à Apollinaire qui s'en est inspiré pour composer "Zone", paru quelques mois plus tard. C'est le poème le plus célèbre de Cendrars.

En 1914, quand la guerre éclata, Blaise Cendrars lança, dès le premier jour, un appel aux étrangers et, bien que marié et père de famille, s'engagea dans la Légion étrangère. Il y devint caporal, mais, le 19 septembre 1915, lors de l'offensive de Champagne et de l'attaque de la ferme Navarin, une mitrailleuse allemande lui arracha le bras droit.

Il retrouva l'«arrière» dans un grand désarroi, la guerre n'ayant pas seulement meurtri son corps, mais changé aussi son regard sur la vie parisienne. Il surmonta cependant cette épreuve grâce à la rencontre d'une jeune comédienne, Raymone Duchâteau, pour laquelle il quitta femme et enfants.

En 1916, il obtint la nationalité française.

La guerre lui inspira :

'La guerre au Luxembourg'

(1916)

Poème

'Profond aujourd'hui'

(1917)

Poème

Commentaire

C'est un manifeste où Cendrars présentait une vision poétique de la modernité.

'J'ai tué'

(1918)

Pamphlet

Cendrars dénonçait la sauvagerie à laquelle la guerre l'avait conduit : « *Mille millions d'individus m'ont consacré toute leur activité d'un jour, leur force, leur talent, leur science, leur intelligence, leurs habitudes, leurs sentiments, leur cœur. Et voilà qu'aujourd'hui, j'ai le couteau à la main. L'Eustache de Bonnot. "Vive l'humanité !" Je palpe une froide vérité sommée d'une lame tranchante. J'ai raison. Mon jeune passé sportif saura suffire. Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, le gaz, les mitrailleuse, toute la machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle. Je vais braver l'homme, mon semblable. Un singe. Œil pour œil, dent pour dent. À nous deux maintenant. À coups de poing, à coups de couteau. Sans merci, je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué*

le Boche. J'étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre. »

Commentaire

Le rythme poétique que Cendrars donna à sa prose fit de ce texte un des plus beaux et des plus forts écrits sur la guerre.

Ce fut le premier livre illustré par Fernand Léger et le seul illustré des dessins de sa période cubiste.

En 1916, dans sa retraite de La Pierre, Blaise Cendrars promet d'envoyer chaque mois, pendant un an, un chapitre d'un petit livre au couturier-collectionneur et mécène Jacques Doucet :

“L’Eubage, aux antipodes de l’Unité”

(1917)

Roman

C'est un récit de voyage «*dans les montagnes suprastellaires*», «*aux antipodes de l'unité* ». L'engin utilisé pour ce voyage n'est pas défini précisément : Cendrars n'est pas Jules Verne. Il nous dit que le vaisseau spatial est doté de hublots, armé d'un canon harponneur grâce auquel les voyageurs se rendent maîtres de l'«*immense papillon hybride de la crête des heures, aux ailes isochrones* ». Des amarres permettent de remorquer les proies. La coque est revêtue de plaques de «*répulsite* » que font vibrer des charges électriques. L'astronef cache des grues dans ses flancs et arbore le grand pavillon d'or aux armes de la Passion humaine. «*Nous allons si vite que nous ne pouvions estimer la vitesse acquise et qu'il nous semblait rester immobiles.* » Tout se termine par une chute icarésque, un zigzag en forme de point d'interrogation, une explosion. Au terme du voyage, après les trente montagnes de platine, l'engin se désagrège, entre en décomposition. Le commandant a beau transmuier l'astronef en matière solaire pure grâce à un petit vaporisateur qui émet de la «*poudre de projection* », c'est la chute, le retour à la terre et à l'origine.

Commentaire

Cendrars avait trouvé le titre dans le petit Larousse ; un eubage était un prêtre gaulois occupé à l'étude des sciences occultes et naturelles, de l'astronomie et de la divination. Le livre est formé de treize chapitres : «*De l'itinéraire pour se rendre dans les parages du ciel*», «*De l'aiguille et de l'éponge qui est le fond du ciel*», «*Des instruments de musique*», «*De la grande joie des étoiles*», «*Du miel*», «*De l'endroit où gisent les vieilles lunes*», «*Du blé et de l'œil*», «*De la parturition des couleurs*», «*De l'hétéroclite*», «*De l'esprit humain*», «*De la femme*», «*Du calendrier*», «*De la poudre de projection*». L'édition originale devait comporter un grand nombre de planches astronomiques, médicales, cosmographiques, astrologiques, et prouver, une fois de plus, que le fantastique est la moelle du réel. Ces illustrations, hélas, ne parurent jamais.

Ce récit mythique d'une exploration d'espaces inconnus et d'une recherche hermétique, dont la rédaction fut scandée par «*le canon qui grondait dans la profondeur de la nuit* », doit aussi être lu comme «*un voyage au cœur de la douleur du monde* », un voyage poétique qui nous offre en fait une image inversée, ramifiée, transposée et projetée jusque dans les infinis du ciel de ce coin presque désert de la province française où Cendrars avait échoué et où, locataire d'une grange qui lui coûte vingt-six francs par an, il expédie dans la voûte étoilée fleurs, animaux, vents, rosées, lumières, couleurs, soleils, vus dans la profondeur et arrachés à un décalque de la terre.

C'est l'un des textes les plus étranges et les plus énigmatiques de toute l'œuvre de Cendrars, la première oeuvre qu'il ait écrite de la main gauche, participant de l'expérience bouleversante que

l'écrivain amputé de la main droite vécut durant l'été 1917, à Méréville, et qui lui permit de renaître à l'écriture et de s'engager dans une recherche qui allait trouver son accomplissement trente ans plus tard dans *'La Tour Eiffel sidérale'*.

"Le Panama ou les aventures de mes sept oncles"
(1918)

Poème de vers libres

Commentaire

Cendrars retraçait les pérégrinations aux quatre coins du monde de sept bourlingueurs finalement atteints du mal du pays.

En 1919, Cendrars réunit *'Les Pâques à New-York'*, *'La prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France'*, *'Le Panama ou les aventures de mes sept oncles'*, sous le titre : ***'Du monde entier'***.

Il s'intéressa alors au cinéma, le considérant comme « *un nouveau langage mondial* ». Il publia :

'La fin du monde filmée par l'ange de Notre-Dame'
(1919)

Scénario

Dieu le père est à son bureau américain. Il signe hâtivement d'innombrables papiers. Il interrompt son travail pour téléphoner et réunit tous ses chefs de département. Ce sont tous les chefs religieux du monde. Ça va du Pape jusqu'à Raspoutine. Ensuite, il fait le bilan de la situation : l'année a été bonne. La guerre mondiale a rapporté bon nombre d'âmes. Ensuite, il voyage vers la planète Mars en passant par Interlaken et déverse toutes sortes de fléaux possibles et imaginables sur l'humanité pour optimiser le bénéfice de l'entreprise. Le monde dépeuplé est alors envahi par les plantes. Après cinquante-cinq petits chapitres, qui s'enchaînent de façon abrupte, Dieu est de nouveau assis à son bureau avec une seule différence : il a fait faillite.

Commentaire

Le style de Cendrars est associatif et drôle, approchant la grossièreté.

Le livre fut illustré par son ami, Fernand Léger, dans son style abstrait et cubique. On voit des lettres et des chiffres, des slogans de publicité et des citations qui tous ensemble représentent l'image d'une ville moderne et agitée. De ce fait, le livre est devenu un livre d'artiste très recherché illustrant bien le rythme de son époque.

Blaise Cendrars devint l'assistant du cinéaste français Abel Gance et son coscénariste pour :

“La roue”
(1920)

Scénario

Le mécanicien Sisif recueille une petite orpheline après une catastrophe ferroviaire. Elle s'appelle Norma, et, dès lors, le malheur va rôder autour de lui et en faire sa proie...

Commentaire

C'est une tragédie des temps modernes : « Une roue de locomotive nous ramène à la fatalité de ce qui ne peut sortir du rail, une roue du destin qui s'acharne contre un homme à peu près comme elle s'acharne contre Oedipe » (Abel Gance).

Blaise Cendrars travailla aussi avec Abel Gance sur le film “*J'accuse*”. Puis, acceptant l'invitation qui lui était faite par la firme Renascimento de venir tourner en Italie, il voulut réaliser lui-même un film, “*La Vénus noire*”, avec la célèbre danseuse hindoue Dourga. Cela se solda par un échec, ses commanditaires ayant fait faillite, et le scénario a disparu.

Il fonda les Éditions de la Sirène, publia des poèmes qui sont des instantanés modernistes, des photographies mentales qui saluent le monde moderne :

“Dix-neuf poèmes élastiques”
(1920)

Recueil de poèmes

Commentaire

Ils avaient été écrits avant la guerre.

“Documentaires”
(1924)

Recueil de poèmes

“Feuilles de route : Le Formose”
(1924)

Recueil de poèmes

“Au cœur du monde”
(1924)

Recueil de poèmes

"Documentaires" ("Kodak")
(1924)

Recueil de poèmes

Commentaire

Ce fut le dernier recueil de poèmes de Cendrars.
Il fut illustré par Picabia.

Blaise Cendrars se fit critique d'art, compilateur ("*Anthologie nègre*" [1921] - "*Petits contes nègres pour les enfants blancs*" [1928] - "*Comment les Blancs sont d'anciens Noirs*" [1930]).

En 1924, lassé par l'agitation du milieu artistique avec ses revendications, ses manifestes, ses proclamations tapageuses, aspirant à de nouvelles aventures, à de nouveaux horizons, et ayant fait la rencontre d'Oswald de Andrade, peintre brésilien, et de Paulo Prado, magnat du café et mécène, Blaise Cendrars s'embarqua pour le Brésil, qui était à cette époque en plein essor, renvoyant au reste du monde l'image d'un paradis encore intact. Il prétendit avoir enfermé des dizaines de manuscrits dans des coffres-forts en Amérique du Sud dont il disait avoir oublié les combinaisons.

De ses voyages au Brésil, en Argentine, au Chili, en Californie, ses participations dans des journaux payant ses frais de séjour, il ramena un constat : «*La vie que j'ai menée / M'empêche de me suicider*», des poèmes, des personnages de romans à succès qu'il a appelés des «*raté[s] de génie*» qui cherchaient la fortune, mais qui ont trouvé mieux : l'aventure ! :

"L'or ou la merveilleuse histoire du général Johann August Suter"
(1925)

Roman de 110 pages

Le 6 mai 1834, la journée vient de finir lorsque les habitants du petit village de Rünenberg, près de Bâle, en Suisse, voient un étranger pénétrer dans la maison du syndic. Johann August Suter en ressort presque aussitôt et disparaît sur la route qui mène au chef-lieu du canton. Il vient d'abandonner sa femme et ses quatre enfants. Il traverse la frontière suisse ; la faim le tenaille et il n'a plus un thaler en poche. À trente et un ans, ce petit-fils du fondateur de la dynastie des Suter, des papetiers, gagne Paris où, sur présentation d'une fausse lettre de crédit, il empoche une grosse somme et se dirige vers Le Havre où il embarque à bord de "L'espérance" pour New York. Au pays, on n'entendit plus parler de lui et sa femme resta quatorze ans sans recevoir de ses nouvelles.

À peine arrivé, il se fait embaucher par Hagelstrom chez qui il est garçon livreur, empaqueteur et comptable. Trois mois plus tard, il pénètre plus avant dans la ville, exerce quantité de métiers, franchit l'eau, ouvre un mastroquet dans un faubourg et se tient au courant de la progression des caravanes allant dans l'Ouest jusqu'au jour où, deux ans plus tard, il part pour Saint-Louis, capitale du Missouri. Il s'installe, ouvre sa maison aux voyageurs, retient leurs récits, les classe, les compare, jusqu'à l'«*illumination*» : il faut partir vers l'Ouest, au-delà des territoires des Peaux-Rouges, vers la Californie. C'est un pays d'une richesse incroyable qui n'attire encore l'attention de personne. Il faut oser...

Suter gagne Fort Vancouver et s'embarque sur le "*Columbia*" à destination des Iles Sandwich. Arrivé à Honolulu, il associe quelques trafiquants à son projet d'envoyer de la main-d'œuvre canaque en Californie et d'y fonder une colonie prospère. L'affaire faite, il s'embarque sur une goélette russe et, après un voyage épuisant, gagne enfin San Francisco. Des huttes en terre battue, des cochons bleus qui se vautrent au soleil, voilà ce que Johann August Suter vient de conquérir. Le moment est bien choisi. La Californie appartient au Mexique et était, jusqu'en 1832, gérée par les congrégations religieuses. Malheureusement, la république de Mexico voulant s'approprier les richesses des Franciscains déclare leurs biens propriétés de l'État, et c'est le déclin. Suter se présente au

gouverneur Alvarado et acquiert une concession de dix ans. Les premiers Canaques débarquent. En peu de temps, il bâtit ce qu'il appelle la Nouvelle Helvétie, un territoire énorme et prospère où l'élevage (4000 bœufs, 1200 vaches, 1500 chevaux, 12000 moutons) et l'agriculture (les moissons rapportent du 530%), sont incroyablement productifs : c'est la richesse. Suter est accrédité auprès des plus importantes banques des États-Unis et d'Europe et, en récompense de ses services, se voit offrir « vingt-deux heures carrées » de terre par le gouvernement mexicain. Il fait venir des pieds de vigne d'Europe, songe à faire venir aussi sa famille. Rêverie, calme, repos.

Janvier 1848, le charpentier qui présidait à la construction des moulins découvre de l'or. Aussitôt, tous les ouvriers commencent à se sauver, les moulins s'arrêtent, les blés sont abandonnés et, au fond de la baie, une ville inconnue s'édifie tandis qu'au large, la mer est pleine de vaisseaux d'où débarquent des milliers d'aventuriers : c'est la ruée vers l'or et la ruine de Suter. Tous les jours, de nouveaux gisements sont découverts, les chercheurs d'or affluent de partout. En moins de dix ans, San Francisco est devenue une des plus grandes capitales du monde. La plantation de Suter, son domaine sont au centre des laveurs d'or. Il s'est retiré dans son ermitage et, malgré une première révolte, a baissé les bras. Tous ses hommes, considérant que l'on gagne plus aux mines, l'ont abandonné. Il assiste, impassible, à la prise de possession de ses terres. Un nouveau cadastre s'enregistre.

À Bâle, on ignore la découverte de l'or. À la suite d'une lettre de son mari datée de fin décembre 1847, Mme Suter décide d'aller le rejoindre, accompagnée de sa famille. Plus elle approche de la Californie, plus elle entend parler de l'or, mais elle ne sait pas qu'il a été trouvé sur la propriété de son mari. Arrivée épuisée, elle meurt dans les bras de Johann Suter qui se remet à l'ouvrage, construit deux fermes pour ses cadets et envoie l'aîné, Émile, étudier le droit à l'Est. Ensuite, il se plonge dans la lecture de l'Apocalypse... Il ne comprend pas que l'or l'a ruiné.

Puis il entame un procès gigantesque, poursuivant 17221 particuliers qui se sont installés sur ses terres, réclamant 25 millions de dollars au gouverneur de l'État de Californie, revendiquant les villes qui ont poussé sur ses terres. Elles se défendent, c'est la ruée des avocats, des juristes. Quatre années se passent. Les habitants du pays, terrorisés à l'idée de tout perdre, incendient les bureaux de son fils, Émile. Les pièces du procès sont détruites. Le 9 septembre 1854, on célèbre le quatrième anniversaire de l'entrée de la Californie dans l'Union. La foule enthousiaste fête le premier colon, celui à qui elle doit tout, et nomme Suter général. Le 9 septembre 1855, le juge Thompson rend sa sentence dans l'affaire Suter et lui donne raison. Mais il faut obtenir confirmation de la Haute cour fédérale. Les habitants furieux incendient l'ermitage.

Un fils de Suter, Victor, est reparti pour l'Europe, Arthur a été tué en défendant sa ferme et Émile s'est suicidé. Seule sa fille, recueillie par le juge, semble n'avoir pas trop souffert. C'est le début de la grande errance de Suter qui, réclamant justice, se rend à Washington. Au cours des années, il est renvoyé par les fonctionnaires d'un bureau à l'autre. Il se fait escroquer son dernier avoir par des avocats véreux, il est la risée des enfants dans la rue. En 1873, il entre dans la secte de Herrenhütter. Le dossier est rouvert, mais cela n'aboutit pas. Assis sur les marches du palais des Congrès, Suter attend. Tout à coup, sept gamins des rues lui sautent au cou : « *Tu as gagné, Général, le Congrès te donne cent millions de dollars* » ! Suter se redresse et remercie. Il meurt le même jour, le 17 juin 1880, à trois heures de l'après-midi. Le Congrès n'avait même pas siégé ce jour-là, et il ne s'est jamais prononcé. Les descendants ont laissé tomber l'affaire ; la succession est ouverte. Qui veut l'or?

Commentaire

Cendrars écrivit ce roman de 1910 à 1924. Il l'avait d'abord intitulé '*La merveilleuse histoire du Général Johann August Suter*', mais l'éditeur trouva ce titre trop long et lui demanda d'en faire un sous-titre et de trouver quelque chose de plus laconique ; c'est alors qu'il lui vint ce titre de trois lettres : '*L'or*'. En 1952, dans des entretiens avec Michel Manoll ('*Blaise Cendrars vous parle*'), il confia : « *J'ai écrit "L'or" sans fouiller dans les archives américaines et c'est pourquoi j'ai sous-titré mon récit "La merveilleuse histoire du général Johann August Suter". Si j'avais fait un plongeon dans les archives de Washington [...] j'aurais fait un livre moins synthétique, beaucoup plus historique* ». Par ces propos, il justifia clairement la présence de l'adjectif « *merveilleux* » dans son sous-titre. La «

merveilleuse histoire » n'est pas l'histoire tout court. En 1927, répondant aux attaques américaines contre son livre, il écrivait déjà : « *Le mot " merveilleux " indique que je n'ai jamais eu l'intention d'écrire la biographie officielle, historique et détaillée du général Johann August Sutter. / J'ai fait œuvre d'artiste et non pas d'historien, un livre synthétique et non pas analytique, une multiplication et non pas une addition, un portrait vivant du général et non pas le déshabillage d'une momie. / Une œuvre de fiction. / Un roman. / C'était mon droit le plus absolu. Ma seule raison d'être un écrivain.* »

Pourtant, il y montre une nette volonté de neutralité : il n'intervient presque pas dans la vie de son héros d'épopée qui, pourtant, était un de ses parents. Ce passionnant roman d'aventures ne contient pas d'éléments décoratifs. Construit avec une grande rigueur, il s'en tient au pur schéma de l'action : progression dramatique, découpage cinématographique ("*L'or*" a été porté deux fois à l'écran), emploi permanent du présent de l'indicatif qui impose une réalité brute et immédiate, rythme syncopé d'un jazz fiévreux.

Tout s'articule autour du personnage de Suter, à tel point qu'aucun des personnages secondaires ne connaît de développement propre à le situer autrement que par rapport à lui. Avant la découverte de l'or, toutes ses actions ont une fonction bien précise par rapport au but qu'il s'est fixé et il soumet tout son environnement. Au contraire, après cette découverte, si l'attitude du héros demeure notre point de mire, c'est l'environnement qui pose sa loi, et sa rébellion ne fait que confirmer cet état. C'est que, autour du personnage central, Cendrars construit un ensemble, une réalité - une époque, des conditions sociales - dont la fonction n'est pas tant d'ancrer le récit que de lui permettre de guider son itinéraire psychologique, afin de nous faire suivre pas à pas son cheminement spirituel. C'est ainsi que nous assistons à l'accomplissement farouche d'une volonté de réussir qui ne s'embarrasse pas d'affectivité (abandon de sa femme, déshonneur de sa famille, aucune amitié connue) ni ne se permet le moindre détour ou la moindre halte irraisonnée.. Au contraire, lorsque l'or apparaît, cette belle volonté s'effondre devant une réalité qui se venge d'avoir été soumise. Et Suter, de surhomme, redevient simplement un homme comme les autres, ce que Cendrars souligne en esquissant quelques personnages secondaires auxquels il s'attache (sa famille, son avoué), qui tentent de l'aider (le juge) et puis, tout simplement, le traitent en jouet (Johannès Chislistsch, les gamins des rues).

Touche finale, Cendrars se permet une morale (chapitre XVII) et propose l'or à ceux qui n'auraient pas compris que l'or n'est pas au centre du récit. Ce n'est qu'une sorte de « *deus ex machina* » qui permet le paradoxe du milliardaire ruiné. Cette aventure fabuleuse, cette vie légendaire, garde son pouvoir de fascination par cette apothéose et cette chute, ce triomphe et cette déconvenue finale qui sont la courbe que suivent à peu près tous les héros de Blaise Cendrars, de la richesse au plus grand dénuement, de la possession des biens matériels à la conquête des valeurs spirituelles et mystiques. L'accueil fut à la fois élogieux et critique. Joseph Delteil écrivit dans "*La nouvelle revue française*" : « "*L'or*" : quel titre, tout un poème ! [...] C'est l'histoire d'une volonté, de la volonté de l'homme, l'un des contes les plus capables d'enorgueillir l'homme. Cendrars l'écrit avec une sécheresse, une froideur incroyables. C'est le style des bilans. [...] J'avoue qu'un peu de poésie ne m'eût pas déplu. [...] Mais quoi ! Cendrars a horreur de la poésie et de la littérature. Et il y a une poésie des faits, la plus belle... Un jour, on écrira : la Vie merveilleuse du général Blaise Cendrars. » Même enthousiasme dans la revue "*Montparnasse*" : « Il faut l'admirable santé de Cendrars pour traiter avec tant de puissance et en même temps de naturelle vérité, ce qui aurait pu être grandiloquent et poncif chez un autre. / Cendrars est à la fois un grand primitif et l'Annonciateur des temps nouveaux. » Enfin, John Dos Passos nota dans "*Orient-Express*" : « Récit qui suit la trajectoire la plus rapide et la plus pure que j'aie jamais vue [...] Cendrars a réussi à saisir les rythmes grandioses de l'Amérique d'il y a trois quarts de siècle [...] Dans "*L'or*", il concentre dans une sorte de fusée volante toute l'absurdité tragique et turbulente de la ruée de 1849. »

Mais, à côté de cet engouement, il y eut bien des discordances provoquées notamment par la traduction américaine du roman qui fit naître en Californie des réactions virulentes. De nombreux lecteurs ont relevé des erreurs historiques dans "*L'or*" qu'un journaliste qualifia d' « ouvrage écoeurant et scandaleux » : « C'est peut-être de la bonne fiction [...] Mais pour l'historicité, pour l'authenticité, sa valeur est pire que nulle, car le livre déborde de choquantes falsifications... » (cité par Miriam Cendrars). C'est aux attaques de ce type que le romancier répondit dans le texte de 1927 déjà cité : « *J'ai fait œuvre d'artiste et non pas d'historien* ».

Ce roman eut un succès immédiat qui assit définitivement la réputation de Cendrars et est resté son œuvre la plus célèbre. Sa renommée internationale lui valut d'être adapté au cinéma. En 1936, sortit l'assez médiocre "*Sutter's gold*" hollywoodien réalisé par James Cruze, et pour lequel Cendrars accepta d'adjoindre une histoire d'amour afin de satisfaire les bailleurs de fonds du projet. Il fut concurrencé par "*Kaiser von Kalifornien*" de l'Allemand Luis Trenker auquel Cendrars intenta un procès pour plagiat, en faisant valoir que ce film reproduisait plusieurs des « erreurs » qui avaient reprochées à son roman. Mais la guerre vint interrompre la procédure.

"Moravagine"
(1926)

Roman de 200 pages

Au début du vingtième siècle, dans une clinique suisse, un médecin, spécialiste des maladies mentales, rencontre un personnage mystérieux et inquiétant, Moravagine, dernier descendant d'une famille royale déchue, interné pour le meurtre de sa femme. Il l'aide à s'évader et l'accompagne dans sa fuite. «*Enfin j'allais vivre dans l'intimité d'un grand fauve. J'allais pouvoir étudier sur le cru les phénomènes alternés de l'inconscient.*» Sitôt libre, l'énergie sauvage de Moravagine se déchaîne. Partout sur son passage éclosent les fleurs sanglantes du nihilisme. Ils passent par Berlin où il fait des études, par Londres où il aurait pu être Jack l'Éventreur, par Moscou où il participe à la tentative d'attentat d'un groupe terroriste, par l'Amérique du Nord puis du Sud où de palpitantes aventures sont vécues chez les Indiens, par Paris où il se lance dans la naissante aviation dont il est un des as au cours de la guerre de 1914-1918 où, pilote de bombardier, il peut ainsi assouvir légalement ses cruelles inclinations. À la fin de la guerre, le narrateur le retrouve dans un centre de neurologie et nous présente les étranges manuscrits qu'il a écrits.

Commentaire

C'est avant 1914 que Blaise Cendrars avait commencé ce roman quelque peu autobiographique, à la première personne, prétendant avoir écrit dix mille pages en une seule nuit, « *ma plus belle nuit d'écriture* », disait-il.

Il y romançait bon nombre de ses voyages et se libérait de son double sombre. L'irrationnel s'exaspère dans la violence sanglante, la révolution, la vie sauvage, la guerre, la folie, le crime gratuit, l'évasion dans le rêve, le conflit entre la liberté et la nécessité, le sexualisme, l'absurdité du monde, chez ce personnage en qui on a pu voir de double négatif de « l'idiot » de Dostoïevski. C'est une œuvre étrange, qui apparaît, non sans humour, comme un éloge de l'anarchie, un hymne délirant à la destruction. Pour Moravagine, le monde n'est jamais fixé, rien n'est jamais hors de discussion, tout peut et doit à n'importe quel moment être remis en question. Mais, bien souvent, la recherche de la vérité est elle-même stérile ou sa découverte est trop lente ; elle risque d'être aussitôt dépassée : la libération de l'individu et l'abolition de ses servitudes ne s'obtient donc que par la destruction pure et simple. Lafcadio (le héros des "*Caves du Vatican*" de Gide) est un aimable dilettante de l'acte gratuit à côté de ce petit bonhomme desséché et ravagé qui prête aux lycéennes finlandaises sa villa de Terrioki pour qu'elles y fabriquent des bombes et qui prévoit et décrit dans tous ses détails scientifiques, dès 1926, la bombe atomique.

Divers fragments avaient paru dans les revues, dès 1916, et on peut avancer qu'ils ne furent pas sans exercer une certaine influence sur les mouvements intellectuels d'alors. On a pu dire que tout le dadaïsme était dans cette explosion lyrique des forces brutales dissimulées dans l'inconscient de chacun.

En 1928, Blaise Cendrars écrivit le livret d'un ballet, "*La création du monde*" qui fut mis en musique par Darius Milhaud et dansé dans des décors de Fernand Léger.

“Le Plan de l’Aiguille”
(1928)

Roman de 120 pages

Au début du siècle, le richissime Anglais Dan Yack, héritier à l'excentricité redoutable d'une grande famille d'armateurs, est un débauché qui est très vite devenu le fêtard le plus populaire de Saint-Pétersbourg. Amoureux malheureux de l'inaccessible Hedwiga, il part soudain en Antarctique, emmenant avec lui trois artistes russes rencontrés au hasard, Goischman le poète, Sabakoff le sculpteur et Lamont le musicien. Ils voient dans cette solitude qui leur est offerte le moyen providentiel de poursuivre une œuvre qu'ils ne peuvent mener à bien dans la misère où ils vivent. Le 4 mars 1905, le “Green Star” dépose les quatre hommes sur la banquise. On leur installe un abri admirablement conçu et dans lequel sont réunis tous les bienfaits de la civilisation, où rien n'a été épargné pour que le confort le plus rassurant leur soit offert : c'est, au cœur de la tempête pétrifiée de la banquise, un palace où la vie est d'abord très organisée. Mais, alors que Dan Yack s'épanouit et se sent renaître dans cette solitude qui le rapproche de lui-même, ses trois commensaux abandonnent peu à peu l'espoir de poursuivre leur œuvre : ils manquent de foi dans leur art et de confiance en eux-mêmes, bien que l'un d'eux ait affirmé au contraire : *«L'art est une réalité profonde, et qu'il est difficile de contenter ; c'est un phénomène aussi complexe que la vie, et pour vivre, il faut peiner, aimer, souffrir.»* C'est parce qu'ils ne peuvent ni vivre, ni aimer, et qu'ils se sont retranchés du monde, que ces trois hommes renoncent. La tempête se déchaîne alors, comme si elle était à l'affût de cette défaillance : la glace craque, leur monde, immaculé jusqu'alors à leurs yeux, se lézarde, un vent apocalyptique détruit l'habitation. Le musicien s'enfuit dans le désert glacé ; Goischman meurt de scorbut et de folie ; quant au sculpteur, il veut tailler un chef-d'œuvre dans la glace, dans cette matière limpide et périssable, et meurt écrasé par sa statue. Dan Yack connaît lui-même la dérégulation. Cependant, il demeure en vie parce qu'il a su lutter, et il est sauvé à temps, recueilli sur le “Green Star” au moment où la débâcle va effacer jusqu'au dernier vestige de leur séjour dans les glaces. Ainsi s'achève cette première initiation ; le cycle des épreuves volontairement acceptées est franchi. Et, à la fin de cette aventure spirituelle, Dan Yack est repris par la nécessité de se réconcilier avec les êtres humains. Pour eux, il fonde sur la terre antarctique, à Port-Déception, une véritable ville, Community-City, qui est un modèle d'organisation sociale, où la baleine est méthodiquement exploitée. Des usines géantes y traitent directement les produits d'une pêche qui l'oblige à une extension énorme de ses affaires jusqu'en 1914 où les Allemands s'en emparent.

Commentaire

Le roman, lui aussi quelque peu autobiographique, si fréquemment modifié et augmenté brusquement d'un second volume, avait été commencé en 1917, mais Cendrars ne le publia qu'en 1929. Ce n'est pas un simple roman d'aventures quelque peu excessif : le héros trouve dans l'action frénétique un divertissement pascalien plutôt qu'une joie véritable.

Cendrars, qui avait fait plusieurs voyages en Amérique du Sud et notamment au Chili, donna à son récit la précision des documentaires sur la flore et la faune de ces terres désolées, sur les mœurs des baleiniers et des derniers survivants du folklore indien.

Son personnage a bien des traits d'Arthur Gordon Pym, le héros d'Edgar Poe. Mais il ne va pas au-devant d'une destruction volontaire et brutale. Il vit sur la banquise, comme un anachorète, reconstituant ce roman métaphysique dont Schopenhauer lui a tracé le dessin. *«J'ai voulu dans “Dan Yack” intérioriser cette vue de l'esprit (que lui impose cet aphorisme de Schopenhauer, “Le monde est ma représentation”), intérioriser cette vue de l'esprit, ce qui est une conception pessimiste ; puis l'extérioriser, ce qui est une action optimiste»*, a commenté Blaise Cendrars. Et il ajouta : *«Systole, diastole. Les deux pôles de l'existence. Outside-in inside-out : les deux temps du mouvement mécanique. Contraction, dilatation, respiration de l'univers, le principe de la vie.»* Aussi le moindre de

ses épisodes correspond-il à un plan dont nous voyons se dégager les grandes lignes si nous prenons cet ouvrage pour ce qu'il est réellement, c'est-à-dire pour une odyssée spirituelle, une fable grandiose où sont exaltées à travers une histoire fort complète toutes «*les vertus constructrices*» de l'homme moderne. Une lecture attentive de ce livre permet d'avancer qu'aucune de ses pages n'est gratuite et n'a été écrite pour la seule beauté de l'expression.

Dan Yack, qui est le double de Cendrars, traduit un déchirement très intime chez l'écivain, encore plus douloureux que le choc de la modernité qu'il a ressenti : le combat secret de l'homme et de l'artiste. Dan Yack se heurte à son ombre, celle d'un mystique aveugle, dont l'art peut seul tenter de déchiffrer la nuit d'encre. Il n'est jamais complètement «naturel», et c'est à nous de déchiffrer son arrière-pensée. C'est le foudroiement d'un impossible amour qui l'a jeté dans l'aventure, et on peut d'abord se demander si un tel homme est capable d'aimer, si ce n'est pas de son incapacité d'aimer que lui vient cette tristesse dont il est incapable de se défaire, qui le condamne à une terrible solitude où seule la parole est salvatrice. Il est bien le symbole de l'homme moderne, mais ses déconcertantes entreprises ne doivent pas être attribuées à cet esprit de contradiction, à cet amour du changement et du dépaysement qui le caractérisent.

En fait, aussi paradoxal qu'on voudra le croire, Dan Yack, le trépidant millionnaire à l'affût de toutes les nouveautés dans lesquelles se manifeste l'esprit moderne, est un contemplatif. Et c'est justement parce qu'il est un contemplatif que tout ce qu'il accomplit, les entreprises où il se jette à corps perdu, le plus souvent en désespoir de cause, comme beaucoup d'hommes d'action, se présente toujours à nos yeux d'une manière un peu étrange. Le monde ne le satisfait plus. Il lui faut coûte que coûte le modifier. Il s'est mêlé un subtil dégoût, un désespoir encore informulé à cette vie d'homme traqué que rien ne peut plus satisfaire.

Un jour, tout comme Blaise Cendrars le fit si souvent lui-même, il décide de tout abandonner, sans que rien n'ait pu laisser deviner sa détermination. Il fuit ses amis, ses habitudes, sa propre vie. Mais, pour que son expérience soit concluante, il lui faut des témoins, qui seront des projections de lui-même sur cette nouvelle existence. Il trouve, à la longue, une manière de bonheur dans cette ardente solitude qu'il chérit, dont il se sait incapable désormais de se passer, après avoir cherché en vain à se perdre dans l'existence des autres hommes. Mais le bonheur lui aussi ennuie, fatigue, rassasie ; le sentiment d'être heureux blase et vieillit rapidement un homme. Dans la solitude, tout lui devient étranger.

La baleine de Dan Yack diffère autant du «*Moby Dick*» de Melville qu'un conte naturaliste d'un poème symboliste. La baleine n'est plus à ses yeux un animal fabuleux qui vous conduit de désespoir en désespoir sur les mers les plus incertaines. C'est seulement une grosse bête que l'on tue parce que l'on peut gagner beaucoup d'argent avec sa dépouille : Dan Yack a beau être souvent perdu dans ses rêves, il n'en perd pas la réalité de vue pour cela.

Que fera-t-il lorsqu'il aura épuisé toutes les ressources de cette nouvelle existence? L'art l'a déçu ; il méprise les livres, l'action ne lui suffit plus ; gagner des millions a fini de l'amuser. Dès lors, comment réagir? Où aller? Ce mystique, qui vit ici dans une interminable «*Saison en enfer*», met son cœur à nu, lit en lui avec une lucidité de plus en plus grande. C'est avec un dégoût souvent désespéré qu'il nous parle de sa vie passée qui est semblable à ce magnifique iceberg qu'il voit s'éloigner comme une montagne de cristaux errants, un énorme morceau du continent à la dérive, lumineux comme le foyer d'une lentille, percé de grottes glauques, éclairé de tous les feux du ciel. Mais brusquement, Dan Yack le voit vaciller, se retourner et reparaître la quille en l'air, sale, immonde, rongé et boueux, «*plein de dents cariées et couvert d'une coloration vénéneuse, sanglante. Il eut immédiatement l'impression d'avoir vu chavirer sa propre vie, et tout ce qui jusqu'à présent l'avait porté, ses sentiments, sa fierté, son insouciance sa joie, tout s'en allait à vau-l'eau, tournoyait sous ses yeux, flétri, terni, pourri, emporté dans un magma de boues et de débris putrescents.*» Cette dernière vision de ce qu'il est, doit mettre semble-t-il, un point final à l'aventure de Dan Yack ; c'est le salutaire échec où vient aboutir sa douloureuse recherche de l'absolu. Il a projeté hors de lui tout ce monde de féeries, cette puissance créatrice qui lui avait été donnée en partage et qu'il avait fait rayonner autour de lui. Maintenant, tout lui est révélé, il est comblé puisqu'il ne lui reste rien, et il n'y a plus que la mort à attendre. Tout peut aller au diable désormais.

“Les confessions de Dan Yack”
(1929)

Roman de 100 pages

En 1925, Dan Yack s'est retiré dans la solitude du chalet du Plan de l'Aiguille, au-dessus de Chamonix, et se confie à des rouleaux d'un dictaphone auxquels se mêlent ceux qu'enregistre sa femme, Mireille. On comprend peu à peu que Dan Yack a fait la guerre en aventurier avec des Néo-Zélandais, qu'à l'armistice il a épousé la fille d'une de ses maîtresses, qui le voyait comme son père, à qui il fit faire du cinéma, mais qui, soudain, est tombée victime d'une étrange maladie dont elle mourut, Dan Yack avouant qu'ils n'ont jamais fait l'amour, qu'ils n'ont eu qu'un commerce mystique. Il vient alors à Paris, y vit dans un grand appartement tout en travaillant aux Halles, adoptant un enfant qui a, pour lui, les yeux de l'invisible et inaccessible Hedwiga et qu'il appelle Dan Yack, comme lui-même.

Commentaire

Dan Yack, de retour en Europe, mais à nouveau retranché du monde, ne vit plus que de ses souvenirs jusqu'au jour où il entreprend la reconquête de soi par l'écriture. Il fait entendre une voix désespérée qui parle dans le silence, qui s'élève du néant, et cette parole est aussi la seule issue.

“Une nuit dans la forêt”
(1929)

Autobiographie

Cendrars communiquait sa passion pour la forêt brésilienne.

Commentaire

Dans ce «*premier fragment d'une autobiographie*», écrit en 1927, Cendrars renonçait à la fiction romanesque mais non à l'imagination créatrice.

“Rhum”
(1930)

Biographie

Jean Galmot, homme d'affaires et député de la Guyane dans les années vingt, chercha à obtenir la délivrance de ses frères noirs.

Commentaire

En contant cette vie légendaire, Cendrars resta plus journaliste que poète-romancier, son récit étant plombé par les chiffres qu'il y intègre. Il ne parvient jamais à persuader le lecteur, écrasé sous cette masse d'informations, de l'angélisme de son héros, en qui il aimerait montrer une victime. L'Histoire, qui a prouvé les liens entre Galmot et Stavisky, s'est chargée d'ailleurs d'infirmer sa thèse.

“Voile à voile”
(1932)

Autobiographie

Ce sont des souvenirs d'enfance.

Commentaire

Dans cet autre fragment d'une autobiographie, Cendrars renonçait à la fiction romanesque mais non à l'imagination créatrice.

“Panorama de la pègre”
(1935)

Reportage

La pègre était étudiée à travers toute la France.

Commentaire

Ce reportage avait été risqué.

“Hollywood, la Mecque du cinéma”
(1936)

Reportage

Cendrars passa quinze jours à Hollywood où il ne rencontra personne : ni Chaplin, une improbable connaissance, ni Charles Boyer, avec lequel il rata son rendez-vous, ni Lubitsch, qui ne put le recevoir, mais qui répondit au téléphone à ses questions, les réponses du cinéaste étant si fantaisistes qu'on se demande s'il ne s'agit pas d'un pur bidonnage. En fait, Cendrars parle de lui, croit, en assistant au tournage d'un film, qu'on plagie une scène d'un de ses romans.

Commentaire

Malgré le souci documentaire affiché, Cendrars laissa plutôt s'épanouir une rêverie autour de sa mythologie personnelle, faisant passer son lecteur par des phases d'amusement indulgent et de franc agacement.

“Histoires vraies”
(1936)

Autobiographie

Ce sont sept souvenirs de l'auteur :

- "*L'égoutier de Londres*", souvenir de la période où il était à la Légion étrangère,
- souvenirs du front, en 1914-1915,
- souvenirs des voyages en Amérique latine (Chili, Vénézuéla, Brésil, Mexique).

Blaise Cendrars traduit le Portugais Ferreira de Castro, voyagea en Espagne.

“Éloge de la vie dangereuse”
(1938)

Autobiographie

Ce sont d'autres souvenirs de l'auteur, d'autres « *histoires vraies* ».

En 1939, à la déclaration de la guerre, Blaise Cendrars s'engagea comme correspondant de guerre pour l'armée anglaise.
D'où :

“Chez l'armée anglaise”
(1940)

Reportage

“D'outremer à indigo”
(1940)

Autobiographie

Ce sont d'autres souvenirs de l'auteur, neuf « *histoires vraies* ». Certaines prennent place à Paris, d'autres au Brésil, d'autres encore témoignent du mode de déplacement à cette époque, à bord d'un navire, et toutes sont dépayssantes.

Ces récits pour le moins romancés sont axés sur les personnes (ou plutôt des personnages) qu'il a rencontrés ou qu'il aurait rencontrés.

L'ouvrage dans son ensemble donne aussi une bonne vision de ce que pouvait être la vie d'un aventurier marginal et bohème dans les années trente.

Après la capitulation de juin 1940, Cendrars cessa d'écrire durant trois ans et se réfugia à Aix-en-Provence. Ce fut sa plus longue période d'inactivité jusqu'alors. Le temps semblant venu des bilans, il réunit ses

“Poésies complètes”
(1944)

Elles vont du symbolisme (“*Séquences*”, qu'il renia) aux trois grands poèmes narratifs qui dessinaient une autobiographie mythique (“*Les Pâques à New York*”, “*La prose du Transsibérien*”, “*Le Panama*”) et à ceux de “*Kodak*”.

Cendrars fit un magistral retour en se lançant dans un nouveau cycle de quatre volumes de mémoires où il se soumit à l'imagination créatrice, se créant ainsi une biographie mythique, une apothéose

mythomane entre légende et reportage, l'écrivain aventurier célébrant sa propre gloire : «*Écrire, c'est brûler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres*».

Il publia d'abord :

“L’homme foudroyé”

(1945)

Autobiographie

Cendrars raconte comment il fut foudroyé à la fois par la mutilation et par la passion. À l'aventure vécue (innombrables voyages, métiers divers, rencontres exceptionnelles), il superpose des images d'aventures possibles, des visions insolites.

Commentaire

Blaise Cendrars, qui s'était établi au bord d'une calanque de la Côte Bleue, près de Marseille, célébrait la chaîne de la Nerthe : «*Un désordre fou de montagnes pelées, de rochers abrupts, de ravines, de crêtes, de plis d'ombre....*» ; célébra Marseille : «*Marseille sentait l'œillet poivré, ce matin-là. Marseille est une ville selon mon cœur [...] Elle a l'air bon enfant et rigolarde. Elle est sale et mal foutue. Mais c'est néanmoins une des villes les plus mystérieuses du monde et des plus difficiles à déchiffrer. Je crois tout simplement que Marseille a eu de la chance, d'où son exubérance, sa magnifique vitalité, son désordre, sa désinvolture. [...] Marseille, presque aussi ancienne que Rome, ne possède aucun monument. Tout est rentré sous terre, tout est secret. Et c'est là l'image de la chance de Marseille, de la chance tout court. [...] La chance cela ne s'enseigne pas. Mais c'est un fait. Une conjoncture. Voyez Marseille. On peut apprendre à jouer aux cartes. On peut même apprendre à tricher aux cartes. Mais la chance cela ne s'apprend pas. On l'a. Et celui qui l'a ne s'en vante pas. Il se tait. C'est son secret. Cet air de secret sur lequel on bute partout à Marseille...*».

À la suite de la publication du livre, le jeune photographe Robert Doisneau vint à Aix-en-Provence pour rencontrer Cendrars qui y vivait en ermite, rivé à la page. Il devait rapporter à l'éditeur du roman, Robert Denoël, une série de portraits de l'écrivain. En ville, Doisneau chercha Cendrars, vainement, patienta jusqu'au lendemain et finit par le croiser chez le coiffeur ! Cette rencontre, narrée par Miriam Cendrars, fille de l'écrivain, marqua le début d'une relation d'amitié et d'admiration entre les deux hommes. Doisneau montra quelques photos à Cendrars, qui s'emballa et promit d'écrire pour lui. D'autres portraits eurent pour décor Saint-Segond, ce «paradis» provençal où le boulingueur s'était arrêté. Une correspondance se noua entre eux.

“La main coupée”

(1946)

Autobiographie

Ce sont des souvenirs de la Première Guerre mondiale où, engagé dans la Légion étrangère, Cendrars perdit un bras, une dénonciation de l'«*ignominie*» de la guerre.

“Bourlinguer”
(1948)

Autobiographie

Cendrars suit un parcours sinueux qui le mène en onze ports. L'un des récits les plus longs, assez long pour faire à lui seul un livre par son extraordinaire densité, “Gênes”, raconte l'expérience mythobiographique de l'enfance et de la jeunesse.

Commentaire

“Gênes” aurait, selon Cendrars, sa clé secrète dans le second quatrain du poème de Nerval, “*El Desdichado*”.

“Le lotissement du ciel”
(1949)

Autobiographie

Le livre est peuplé d'oiseaux, d'aviateurs et de saints, retrace une incessante quête spirituelle qui oscille perpétuellement entre l'infini du Verbe et la décomposition universelle.

“La banlieue de Paris”
(1949)

Recueil de textes

Commentaire

Cendrars, remplissant la promesse qu'il avait faite à Doisneau, commentait ses photographies.

Le 27 octobre 1949, à Sigriswil dans l'Oberland bernois, Blaise Cendrars épousa Raymone Duchâteau, sa compagne de toujours.
En 1950, ils s'établirent à Paris où il n'écrivit plus guère que :

“Le Brésil, des hommes sont venus”
(1952)

“Poème à la gloire de Saint-Paul”

“Des hommes sont venus”

I. “*Le Paradis*”

II. “*Caramurù*”

III. “*Post-scriptum*”

IV. "Notes"

"Légendes"

"Promenade matinale"

"Noël aux quatre coins du monde"

(1953)

Reportage

"Entretien de Fernand Léger avec Blaise Cendrars et Louis Carré sur le paysage de l'œuvre de Léger"

(1956)

"Du monde entier au cœur du monde" ***(poésies complètes)***

(1957)

"Emmène-moi au bout du monde !"

(1956)

Roman de 210 pages

À Paris, juste après la Seconde Guerre, la comédienne Thérèse Églantine, qui a quatre-vingts ans, qui, rayonnante et désespérée, est un monstre sacré du théâtre, fait l'amour de façon sauvage avec un légionnaire, Vérole, qu'elle a levé aux Halles, au risque de manquer la répétition de la nouvelle pièce, *"Madame l'arsouille"*, dont elle est la vedette au Théâtre de la Scala Saint-Martin. Elle emprunte à son amie, la Présidente, un ensemble de bijoux dont elle ornera la robe extraordinaire qu'elle portera en scène. La Présidente est une cul-de-jatte, qui a échappé aux légionnaires du Sud marocain dont elle était le fétiche. La répétition montre les rivalités entre l'auteur, le metteur en scène, les comédiens, un critique, toute cette faune se retrouvant dans un restaurant du coin où, à peine attablés, un coup de feu mystérieux ayant abattu le patron, ils sont tous emmenés Quai des Orfèvres pour une longue nuit d'attente puis d'interrogatoires. Thérèse et la débutante au corps magnifique qu'est la Papayanis, qu'elle a pris sous son aile et à qui elle fera épouser un riche et vieux protecteur, sont enfin libérées. La pièce prend son essor, remportant un grand succès. Mais Thérèse meurt d'une piqûre de guêpe et Vérole disparaît, les bijoux aussi, une grande nouba étant tenue chez les légionnaires de Sidi-Bel-Abbès où un argent fou est dépensé en une nuit.

Commentaire

Cet ultime roman, dont la longue rédaction avait été entamée en 1947, est une farce carnavalesque qui mêle le genre policier, une caricature du théâtre parisien, une réflexion sur la création au travers d'une figure d'actrice, la Légion étrangère et une histoire d'amour. Cette bonne blague bien saignante sur la nature humaine, plaie ouverte en forme d'éclats de rire, fit sensation par son écriture orgiaque, sa langue chahutée, son style brutal. L'auteur ayant annoncé que c'est un roman à clé, on peut se

demander si Raymone Duchâteau lui a inspiré sa Thérèse qui est une actrice turbulente, rayonnante et désespérée, une vieille femme indigne, un monstre sacré?

Il désarçonna la critique, mais connut un certain succès.

En 2006, à Paris, en fut donnée une adaptation théâtrale des quatre premiers chapitres dans une mise en scène de Jean-Michel Rabeux, avec Claude Degliame. Comme portée par une houle puissante, l'actrice rendit à la fois baroque et extrêmement touchante la vieille femme qui rêve de crever d'extase.

Ce livre épuisa Blaise Cendrars qui, après sa sortie, fut frappé par une première attaque d'hémiplégie. Mais il se remit au travail pour composer :

“Trop c’est trop”
(1956)

Recueil de nouvelles et d'articles

“Films sans images”
(1959)

Recueil de trois pièces radiophoniques

“Serajevo”

Pièce radiophonique

“Gilles de Rais”

Pièce radiophonique

“Le divin Arétin”

Pièce radiophonique

Au début des années soixante vint pour Blaise Cendrars le moment des hommages et des distinctions : en 1960, il fut fait commandeur de la Légion d'honneur par André Malraux ; un an plus tard, il reçut le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris.

Malade depuis plusieurs années, après une attaque qui le paralysa à moitié en 1959, il s'éteignit à Paris le 21 janvier 1961. Il fut enterré au cimetière des Batignolles, mais ses cendres furent transférées au cimetière du Tremblay-sur-Mauldre.

Ce boulimique de vie, qui fut un homme libre, prit des libertés d'abord avec la poésie, car il fut le véritable fondateur de la poésie moderne. Ses poèmes à eux seuls, par leur futurisme, par la fusion, selon des rythmes musicaux, des émotions et des visions, des rêves et des souvenirs, des désirs et des peines, justifient sa place au panthéon des grands écrivains de langue française.

Même ses reportages furent lyriques, car, maniant une langue haletante et dévastatrice, il fut moins un journaliste qu'un visionnaire. S'il fut attentif à la réalité de son temps, dont aucune des

composantes, du machinisme à la psychanalyse, ne lui échappa, toutes ces données modernistes furent constamment transfigurées par la fureur d'une écriture en fusion qui roula de livre en livre à la façon d'une coulée de lave.

Ses romans, qui sont des histoires de personnages qui font table rase de leur passé pour se réincarner en figures glorieuses finissant par connaître la chute, semblent restituer, sous différentes formes, l'histoire même de leur auteur.

Or, atteint d'«*autobiographisme galopant*», il s'est complu à raconter sa propre histoire pour laquelle, allant jusqu'aux limites de la mythomanie, il brouilla les pistes, joua avec la chronologie pour transposer tel événement à tel moment pour peu que cela serve son récit, au pire malmena la réalité elle-même, n'hésitant pas à faire siens des souvenirs qui ne lui appartenaient pas, ou encore à broder longuement et avec bonheur sur des histoires ou bien insignifiantes ou bien peu crédibles. S'il a fait de nombreux voyages, s'il a exercé divers métiers, s'il a fait des rencontres exceptionnelles, s'il a exalté la vie dangereuse, il a mêlé vérités et mensonges, a superposé à l'aventure vécue des visions insolites. Ainsi, il créa, au gré de ses voyages et de ses humeurs, sa légende personnelle avec une maîtrise du conte et de la langue parfaites.

Dans cette œuvre foisonnante, diverse, complexe et insaisissable, il n'eut peut-être qu'un seul projet : embrasser l'univers, le démonter, le remonter, en dresser l'inventaire et se situer, pour reprendre le titre de ses poèmes, « *au cœur du monde* » pour une conquête poétique violente et fiévreuse du «*monde entier*». Ses multiples voyages ayant pour lui fait définitivement éclater l'univers européen, il fut le premier écrivain à avoir remplacé dans l'ensemble de ses livres l'exotisme par le cosmopolitisme en intériorisant les pays étrangers et en exaltant le déracinement perpétuel. Mais cette révolution de la sensibilité ne s'est pas faite sans une douleur qui s'explique par le désarroi que provoque la modernité, qu'il a définie comme une remise en cause de tout ce qui existe, tout en célébrant ses beautés ambiguës, l'esprit d'invention, la vitesse, la poésie cachée du monde industriel, « *le beau joujou de la réclame* », la belle monstruosité du cinéma, de l'art utilitaire, de la mécanisation sans fin. Il adhéra, comme son ami le peintre Fernand Léger, à l'esthétique de la machine, mais, témoin lucide de son temps, révéla aussi les misères de la civilisation urbaine.

Il a exercé une influence considérable sur plusieurs écrivains, en particulier des écrivains américains même si, toujours modeste, il alléguait en 1950 que leurs maîtres français dans l'art d'évoquer avec minutie le mystère du quotidien étaient plutôt Hugo et Maupassant. John Dos Passos, son traducteur, le surnomma «*l'Homère du Transsibérien*». Son ami, Henry Miller, qu'il qualifia dès 1935 d'«*écrivain universel*», le célébra ainsi : «Salut, cher Blaise Cendrars ! Tu es un musicien. Salut ! Et gloire à toi ! Autant que des autres, nous avons besoin des poètes de la nuit et de la désolation. Autant que de diatribes au vitriol, nous avons besoin de mots réconfortants - et tu nous les apportes ! »

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)